

MENSONGES DE FEMMES

de Ludmila Oulitskaïa

Pour ceux qui ne la connaîtraient pas encore, bien qu'elle soit l'un des auteurs russes contemporains les plus célèbres et que ses ouvrages soient traduits dans plus de vingt-cinq langues, il me semble nécessaire de présenter Ludmila Evguénievna Oulitskaïa.

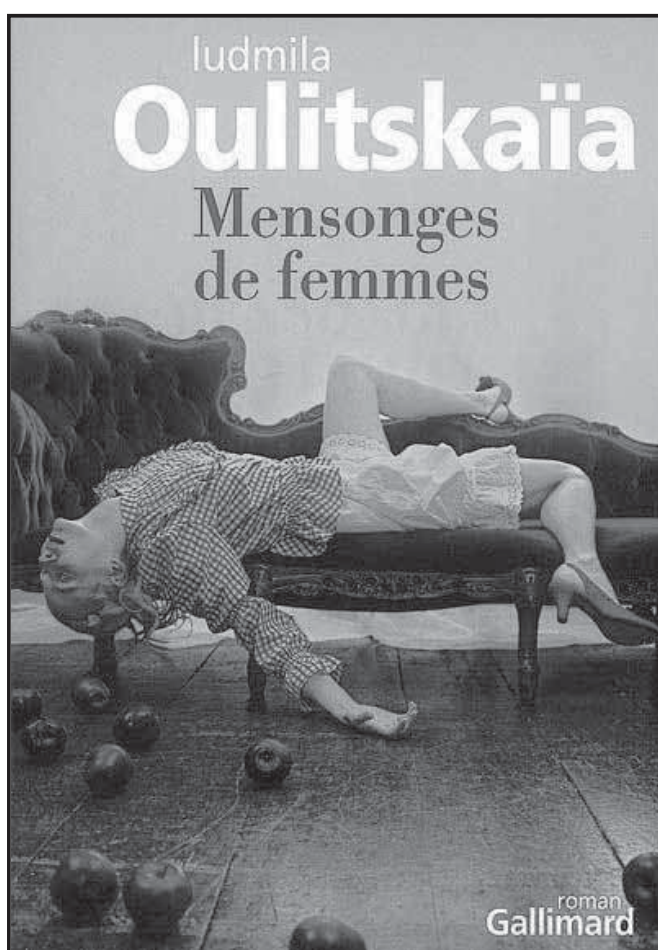
Elle est née le 23 février 1943 à Davlekanovo, en Bachkirie (actuelle république du Bachkorkostan, sur le versant occidental de l'Oural), où sa famille avait été évacuée de Moscou pendant la guerre. Les Russes qui vivaient à l'Ouest fuyaient vers Moscou et Léninegrad, et les habitants de ces villes, eux, étaient dirigés vers l'Est ou le Sud. C'est ainsi qu'un autre personnage célèbre, alors enfant, Rudolf Noureev, avait aussi été évacué avec sa famille en Bachkirie.

La guerre terminée, Ludmila rentre à Moscou avec les siens et, après ses études secondaires, étudie la biologie à l'Université. Elle occupe pendant deux ans une chaire de génétique, d'où elle est renvoyée, dans les années 70, lorsque les autorités s'aperçoivent que des samizdats¹ ont été tapés sur sa machine à écrire.

Dès lors, Ludmila Oulitskaïa ne sera plus jamais fonctionnaire. Elle travaillera au Théâtre musical juif en tant que conseiller artistique, écrira des essais, des scénarios pour la radio, les théâtres pour enfants et les spectacles de marionnettes, des critiques de pièces de théâtre ; elle traduira même des poèmes mongols en russe. Ce n'est qu'à la fin des années 80 que ses nouvelles seront publiées dans les journaux et elle ne connaîtra la notoriété que

lorsque seront tournés les films "Les sœurs Liberty" (1990) et "Une femme pour tous" (1991) d'après ses scénarios.

En 1992, le magazine littéraire "Novy Mir", fidèle à sa tradition de publication d'auteurs en délicatesse avec le pouvoir, publie son premier roman "Sonietchka". Un peu plus tard, ce roman, traduit en français, vaudra à Ludmila Oulitskaïa le prix Médicis étranger. Il faut noter aussi que c'est en France, chez Gallimard, éditeur auquel elle est restée fidèle, que fut imprimé, en 1993, son premier livre :



le recueil "Les pauvres parents".

Depuis, Ludmila Oulitskaïa a écrit d'autres livres et reçu d'autres prix, dont le prix Booker russe en 2001 pour "Le cas du docteur Koukotski" et le prix Simone de Beauvoir en 2011. Notre pays l'a aussi nommée Chevalier de l'Ordre des Palmes académiques en 2003 et Chevalier de l'Ordre des Arts et Lettres en 2004.

Les critiques littéraires sont unanimes à qualifier sa prose de "prose des nuances" et ce n'est pas "Mensonges de femmes" qui les contredira.

En fait, ce livre est composé de six histoires reliées entre elles par un personnage, Génia, qui en est le témoin dans les cinq premières et l'héroïne dans la sixième.

Notre narratrice croise au hasard de sa vie, où le lecteur ne pénètre que peu à peu, comme sur la pointe des pieds, différentes femmes douées pour l'affabulation. Car, finalement, doit-on ici parler vraiment de mensonges ? Ludmila Oulitskaïa prend soin, dès le début du roman, de bien distinguer le mensonge féminin (tel qu'il est incarné dans le roman en question, car il peut, évidemment, adopter ailleurs d'autres aspects) du mensonge masculin. L'homme ment dans un but précis, nous dit-elle, souvent par cupidité ou pour cacher sa lâcheté, dissimuler une vilaine action, il cherche à tromper sciemment et, d'après elle, le plus grand des menteurs est Ulysse. Les femmes évoquées par notre romancière rêvent leur vie et arrivent probablement à croire elles-mêmes à leurs chimères. Ainsi Nadia, qui s'est inventé un frère, est finalement persuadée qu'il existe. Au fil des jours, d'ailleurs, elles peaufinent leurs inventions, ajoutant des détails tout à fait vraisemblables. Leurs mensonges n'ont aucunement le but de nuire à autrui, celui de Lialia dans "Fin de l'histoire" pourrait pourtant valoir de sérieux ennuis à Arkadi, si quelqu'un d'autre que Génia en prenait connaissance.

Nos héroïnes remplissent leur vie de ce qu'elles aimeraient y voir : l'amour, la poésie, et, pourquoi pas, le drame. Si l'une d'elles raconte qu'elle a perdu plusieurs enfants et un mari dans des circonstances épouvantables, c'est pour susciter la compassion, l'apitoiement, elle se voit en fait dans un rôle de tragédienne. Ne sommes-nous pas ici dans des jeux de rôles ? Les protagonistes "font semblant d'être", comme des enfants qui auraient imaginé leurs propres règles de jeu.

Ces inventions ont, la plupart du temps, pour but de fuir une vie monotone en se réfugiant dans l'imaginaire. Ainsi les récits tous semblables des prostituées interrogées par Génia pour un documentaire : unanimement elles expliquent leur sort par le même passé sordide et rêvent du même idéal, si bien que Génia finit par se demander si elles n'ont pas toutes vu le même film ou lu le même livre ?

Et la vie de l'URSS dans les années 80 est là : la difficulté à s'approvisionner, à trouver des médicaments... et -pour oublier les difficultés quotidiennes- l'alcool à hautes doses. Une jeune lectrice russe écrit qu'elle est née après ces années-là, mais que ses parents les ont connues et les lui ont décrites.

Génia qui, jusqu'ici, n'était que témoin est maintenant au cœur de la cinquième histoire, qui est aussi la plus longue. Elle nous présente d'abord Lilia, une ancienne connaissance de jeunesse qu'elle appréciait peu autrefois et qui, après des retrouvailles imprévues, s'incruste dans sa vie. Cette Lilia tire le diable par la queue, mais ne ménage pas sa peine pour aider les autres jusqu'au jour où elle est terrassée par une attaque. Génia se sent alors des devoirs envers elle et lui apporte tous les secours nécessaires. Mais c'est au tour de Génia de subir un accident, de se retrouver invalide et de connaître le désespoir. Lilia, que nous imaginions jusqu'ici comme une brave femme peu futée, va alors faire preuve d'une grande

finesse psychologique. Par ses messages téléphonés, puis par des monologues un peu plus longs, elle s'efforce d'arracher Génia à sa détresse. Elle ne l'interroge jamais sur son état et ne la plaint pas, mais lui parle de sa propre vie encombrée de difficultés, afin que son amie oublie, ne serait-ce qu'un moment, son triste sort. Alors, ici, où est le mensonge ? Il est vraisemblablement beaucoup plus souterrain et diffus, bien moins déchiffrable que dans les récits précédents. Lilia a sans doute menti à Génia, alors qu'elle l'a enviée toute sa vie. Et Génia, elle-même, n'a-t-elle pas menti à Lilia en s'occupant d'elle avec dévouement, alors qu'au fond celle-ci l'exaspérait ? Cette amitié qu'elle manifestait n'était-elle pas plutôt *"la pitié dangereuse"* dont parle Zweig ? Ludmila Oulitskaïa fouille ici dans les motivations profondes des comportements humains. Le mari de Génia n'a-t-il pas un jour déclaré à sa femme que *"l'aide qu'elle prodiguait à l'humanité avait pour origine l'orgueilleux sentiment de supériorité des gens beaux et intelligents sur ceux qui sont moches et bêtes"*.

Ces menteuses ne se mentent-elles pas d'abord à elles-mêmes ? Nous voyons apparaître dans ce dernier récit une troisième femme : Hava (ex-Galia) qui est veuve du premier mari de Génia. Galia a tâté de la secte Hare Krishna, du bouddhisme, du pentecôtisme et de la scientologie avant d'embrasser avec enthousiasme le judaïsme et d'adopter le nom d'Hava. Lilia a suivi un autre chemin : d'origine juive, elle s'est convertie, elle aussi avec une grande ferveur, à la religion orthodoxe, en

y mêlant quelques souvenirs de sa judéité. Quant à Génia, son athéisme est viscéral, mais elle observe avec amusement les cheminevements spirituels de ses amies : *"Génia ne croyait pas au désintéressement des religions"*. Il faudrait d'ailleurs ajouter qu'elle emploie comme femme de ménage une Tchétchène, Violetta, bien évidemment musulmane. On retrouve ici l'œcuménisme évoqué par Ludmila Oulitskaïa dans *"De joyeuses funérailles"*.

Nous tournons la dernière page sur une note optimiste : Génia est sur la voie de la guérison, prête à reprendre ses nombreuses activités. Et je terminerai en citant les propres mots de Ludmila Oulitskaïa : *"Ce livre sur le mensonge est, de tous ceux que j'ai écrits, celui qui contient le plus de vérité"*.

Marie-José SELAUDOUX

¹(sam=soi-même ; izdat=publier, éditer. Les samizdats, apparus dans les années 50, transcrivaient, au début, soit en les copiant manuellement, soit en les dactylographiant et en les reproduisant au papier carbone, des poèmes interdits : Akhmatova, Mandelstam, puis d'autres textes : *"L'Archipel du Goulag"* de Soljenitsine...)

"MENSONGES DE FEMMES" de Ludmila OULITSKAÏA. Traduit par Sophie Benech. Editions Gallimard 188 pages ; 16,50□